Communication et organisation

Revue scientifique francophone en Communication
organisationnelle

18 | 2000

Non-verbal, communication, organisation

Au commencement était le signe...

Robert Marty

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/communicationorganisation/2396>

DOI : 10.4000/communicationorganisation.2396

ISSN : 1775-3546

Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2000

ISSN : 1168-5549

Référence électronique

Robert Marty, « Au commencement était le signe... », *Communication et organisation* [En ligne], 18 | 2000, mis en ligne le 27 mars 2012, consulté le 05 août 2021. URL : <http://journals.openedition.org/communicationorganisation/2396> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/communicationorganisation.2396>

Ce document a été généré automatiquement le 5 août 2021.

© Presses universitaires de Bordeaux

Au commencement était le signe...

Robert Marty

- 1 Le signe a précédé le verbe, mais ce dernier ne l'a pas fait disparaître pour autant. Une distinction épistémologique entre verbal et non-verbal ne saurait donc procéder d'une perspective historique puisque, à l'évidence, et n'en déplaise à Roland Barthes, le verbal n'est pas une condition nécessaire de la communication. Tous les pré-hominiens et les sourds muets vous le diront ! Barthes, à l'inverse de Ferdinand de Saussure, concevait la sémiologie comme une partie de la linguistique, allant jusqu'à affirmer que « le langage humain ne serait pas seulement le modèle du sens mais aussi son fondement ». En fait, le renversement épistémologique proposé par Barthes constitue une clef de voûte historique d'une sorte d'impérialisme exercé par la linguistique sur la sémiologie. Au prétexte que tout signe pourrait être converti en langage, le non-verbal se verrait réduit au rôle de supplétif du verbal, une pièce rapportée chargée de remplir les fonctions subalternes de redondance et d'orner ou de théâtraliser le discours à la manière des didascalies. Dans la foulée, la sémiolinguistique appelle « texte » tout ensemble de signes et plaque les catégories linguistiques à toutes les étapes de la construction du sens. Plus préoccupant encore : cette distinction, ainsi naturalisée a priori, peut fonctionner comme un obstacle épistémologique. Certes, et les documents préparatoires au colloque l'ont souligné, il y a quelque chose de paradoxal à traiter du non-verbal au moyen du verbal et on peut être tenté d'en tirer argument pour légitimer une surdétermination du premier par le second. Mais, si on accorde d'emblée et sans examen un statut « collatéral » au non-verbal, on risque de courir de quiproquo en quiproquo. En effet il arrive souvent, que une ou plusieurs des caractéristiques efficientes dans une communication soient en fait toutes entières incluses dans le non-verbal. Lorsque le premier ministre Ruy Blas ouvre la fenêtre sur l'ordre de Don Salluste, rien de ce qui est constitutif du sens de la scène pour le spectateur n'est dit : ce sont les gestes qu'il accomplit qui montrent qu'il est effectivement un laquais. Voici un autre exemple puisé dans la réalité : dans l'Indépendant des Pyrénées-Orientales du lundi 3 avril, on pouvait lire l'entrefilet suivant, intitulé « Cybercommissariat » :

2 « Un *commissariat virtuel* va être installé dans un hôtel du hameau de Hogakustenbron, dans le nord de la Suède, pour permettre aux habitants de signaler d'éventuels crimes ou accidents à la police. Les policiers de la ville de Kramfors pourront dialoguer de

visu avec les habitants de Hogakustenbron grâce à des caméras connectées au réseau. *On a découvert que seulement 20 % de notre communication faisait appel au discours. Les 80 % restants tiennent entièrement du langage gestuel*, a expliqué un responsable de la police locale. » Renseignements pris, il ne s'agit pas d'un délire de journaliste mais d'une véritable initiative que l'on comprend mieux lorsqu'on sait qu'elle est liée aux problèmes que les pays nordiques connaissent relativement aux consommations excessives d'alcool et, dans ce cas précis, aux effets de ces dernières sur le verbe, les soirs de beuverie...

- 3 La pertinence épistémologique de la distinction a priori verbal/non-verbal reste donc à établir. Si c'était l'objet réel de ce colloque, nous devrions passer ces journées à débattre uniquement de la légitimité scientifique de tenir ces mêmes journées ! Fort heureusement, nous ne sommes pas dans ce cas qui pourrait nous conduire, si nous arrivions rapidement à une conclusion négative, à le clore prématurément ! Bien que je puisse être accusé de terrorisme intellectuel il me semble plus que nécessaire pour la réussite de ce colloque que personne ne situe d'emblée son propos en considérant cette distinction comme acquise. Cela devrait conduire, à mon sens, chacun à développer une argumentation solide pour la justifier ou alors à montrer qu'elle n'affecte en rien son propos. Cependant, j'ai noté que l'appel à communication initial assignait a priori le non-verbal dans une dimension particulière (donc à part) de la relation duelle ou encore dans le champ de l'irrationnel avec un statut d'intrus dans les processus rationnels qui seraient au fondement des organisations. C'est la raison pour laquelle le débat inaugural doit consister, selon moi, à définir sa place ou mieux son statut épistémologique dans la communication. Et c'est tout à l'honneur des organisateurs de le permettre au moyen d'une table ronde pluridisciplinaire. On peut évidemment douter d'un accord mais l'éventail des argumentations devrait permettre à chacun de se faire une religion.
- 4 En ce qui me concerne j'annoncerai donc clairement la couleur : la meilleure position épistémologique est celle qui mettra sur un même pied ces deux catégories opposées et complémentaires que sont le verbal et non-verbal (à l'instar de M. Jourdain on peut dire que tout ce qui est non-verbal n'est point verbal et réciproquement). De plus elle doit permettre de les penser ensemble, dans leur opposition et leur complémentarité.
- 5 C'est précisément ce que je vais maintenant m'attacher à démontrer en développant l'approche sémiotique triadique. Je dis bien « sémiotique triadique » pour produire d'emblée la différence d'avec « sémiologique binaire ». En effet, la première en définissant le signe comme « un médium pour la communication d'une forme » permet de définir toute communication (duelle, collective ou institutionnelle) comme échange de signes et je montrerai qu'on peut, sur cette base, dépasser le dualisme des couples oppositifs qui sont au fondement des sémiologies binaires. La sémiolinguistique et ses avatars successifs étant écartés pour cause de péché épistémologique originel il n'y a, à ma connaissance, que la sémiotique triadique issue des travaux de C.S.Peirce qui réponde aux conditions d'une démarche scientifique.
- 6 Dans l'approche sémiotique triadique sous-tendue par le pragmatisme originel de C.S.Peirce (requalifié en pragmaticisme par lui-même), tous les signes ont le même statut et l'importance du verbal, si elle est reconnue de facto, n'est pas déclinée en hiérarchie de valeurs. Tout phénomène de communication est considéré comme un échange de signes, linguistiques ou non. Ces derniers y sont organisés, classés structurés selon leurs caractéristiques phénoménologiques, c'est-à-dire selon les modes

d'être des objets que leur perception rend présents à l'esprit. Ils peuvent être analysés en éléments constitutifs et combinés comme le sont des atomes dans des molécules chimiques.

- 7 Il n'est pas possible de présenter ici une alternative paradigmatique complète. Cependant mes propos ci-dessus exigent que je fasse la preuve que cette approche répond bien aux exigences et aux spécifications que je viens d'énoncer. Aussi me limiterai-je à un court exposé de la définition du signe triadique tel que je l'ai formalisé à partir des écrits sémiotiques de Peirce et ceci dans l'espoir que certains pourront y trouver des perspectives en vue de la résolution de problèmes que la distinction verbal/non-verbal leur interdit d'atteindre car selon moi, il est fort possible qu'en de nombreuses circonstances elle fonctionne comme un obstacle épistémologique.
- 8 Par définition – une définition tirée de l'observation patiente et obstinée de l'emploi des signes dans la vie sociale – tout signe est triadique, c'est à dire qu'il nécessite la coopération de trois instances qui sont :
- 9 le signe S (ce qui représente).
- 10 l'objet O (ce qui est représenté)
- 11 l'interprétant I qui, d'une certaine manière, produit leur connexion. Cette coopération est obtenue par le jeu de deux déterminations successives : du signe S par l'objet O et de l'interprétant I par le signe S de façon que I soit déterminé par O à travers S.
- 12 Cette définition nous la posons ici ex-abrupto uniquement pour faciliter l'exposé ; nous allons la justifier dans ses moindres détails. Non seulement chacun de ses termes appelle une explication, mais la formalisation d'ensemble doit être mise en rapport à chaque pas avec le phénomène étudié.
- 13 On peut résumer ce qui précède dans le schéma ci-dessous :

- 14 dans lequel les flèches représentent des déterminations et le signe une relation triadique liant S, O et I.
- 15 -de plus, on observe que puisque I est déterminé par O il devient d'une certaine manière un signe de O au même titre que S et est donc susceptible de déterminer un nouvel interprétant et ainsi de suite. On rentre donc nécessairement dans un processus d'interprétation indéfini (en l'état actuel de la conceptualisation) appelé semiosis que l'on peut représenter par cet autre schéma :

- 16 En combinant ces définitions avec la formalisation du percept et la phénoménologie peircienne nous pourrions donner une explicitation formelle à la définition de Peirce selon laquelle un signe, quel qu'il soit, verbal ou non-verbal est « un médium pour la communication d'une forme ». C'est à cette tâche que nous allons nous employer en reprenant un à un tous les éléments de la définition formelle de façon à leur donner un contenu expérientiel sans lequel ils resteraient des vues de l'esprit.
- 17 Nous commençons par le signe S : c'est une chose concrète ; elle est donc susceptible d'être perçue. Etant perçue, cette chose est présente à l'esprit d'un sujet percevant (nous venons donc de présupposer l'existence d'un sujet percevant doté d'un esprit auquel des choses concrètes peuvent être présentes en tant que telles). Il y a maintenant deux possibilités. La première c'est que rien d'autre que la chose actuelle n'est présente à l'esprit et cette présence rentre dans le cadre d'une phénoménologie que l'on peut appeler « ordinaire ». Nous parlerons plutôt de phénoménologie « de première intention » : la chose est perçue, elle est présente à un esprit, et c'est tout. La seconde possibilité c'est qu'une autre chose, en général absente du champ de l'expérience actuelle, est présente à l'esprit. Cette présence appelle donc une autre phénoménologie de cette chose que nous appellerons phénoménologie sémiotique ou « de seconde intention ». Remarquons immédiatement que ces deux phénoménologies relatives à la même chose concrète ne s'excluent pas l'une l'autre et même que la possibilité de la première est la condition de la seconde. En fait, nous venons de redéfinir en leur donnant un contenu assez vague, très grossièrement, un signe avec les trois instances annoncées : le signe S proprement dit qui a cette capacité de rendre présent à un esprit (ou plutôt de créer un état I d'un esprit appelé l'interprétant du signe) un objet O distinct de lui-même. En somme, ce signe S est un « être-pour-un-autre ». Qu'il existe de telles phénoménologies ne peut absolument pas être nié puisque sans cela, il est bien clair que mon discours actuel ne serait qu'une suite de sons (du bruit) pour celui qui l'entend ou de graphismes (des tâches noires sur fond blanc) pour celui qui le lit. En somme s'interroger sur la sémiotique ne peut se faire que de l'intérieur de la sémiotique elle-même, une position épistémologique qu'elle partage avec bien des domaines des sciences humaines. Notons au passage, puisque c'est la finalité de notre propos, que, rien dans ce que nous venons d'énoncer ne peut conduire

à la moindre distinction a priori qui porterait sur la matérialité de la chose S qui est à la source du phénomène ; il nous suffit qu'elle soit source de stimuli capables d'exciter l'un des sens au moins d'un sujet percevant. À ce propos je fais aussi remarquer que je n'ai pas écrit l'un des cinq sens pour me réserver la possibilité d'une zoo sémiotique voire d'une phytosémiotique, en étendant, bien entendu, la notion de sujet percevant à ce que Peirce appelle un « quasi-esprit » qui peut aller jusqu'à s'appliquer à une machine capable de capter et de répondre à des stimuli.

- 18 Avant d'aborder l'Objet nous devons nous interroger sur le phénomène qui le fait apparaître comme consubstantiel au signe. Et d'abord, nous devons accepter cette évidence : si la perception de S produit la présence à l'esprit d'une autre chose O. c'est qu'il existe une connexion entre S et O déjà là au moment de la perception et que, de plus, l'interprétant I est lui aussi concerné par cette connexion. Nous pouvons aller même plus loin et accepter l'idée que cette connexion consiste en une détermination de S par O. Certes, S doit avoir la capacité de représenter O mais, de plus, il doit être déterminé à le faire en toutes circonstances. Nous nous donnerons plus loin les moyens de décrire cette détermination en montrant qu'elle relève nécessairement de la sociologie mais auparavant nous devons décrire l'établissement, dans le moment de la perception du signe, de la triade (O, S, I). Nous avons besoin pour cela de formaliser plus avant notre propos en remontant au « premier moteur », à l'élément déclenchant, à savoir le percept. Une sémiotique qui prétendrait faire l'économie d'une théorie de la perception ne peut guère que s'appuyer sur des « collages » sans fondement comme celui du signifiant matériel et du signifié conceptuel chez F. de Saussure ou d'un providentiel homomorphisme du plan de l'expression et du plan du contenu chez Hjelmslev.
- 19 Ce n'est pas ici le lieu d'une telle formalisation. Il nous suffira d'en rappeler les prémisses et les conclusions, puisque nos dires, exprimés en termes algébriques, sont - Nous partons d'une conception d'un acte singulier de perception (un percipuum dans les écrits de Peirce) comme la juxtaposition d'un percept et d'un jugement perceptuel. Le percept est constitué d'un ensemble de « qualities of feeling » sélectionnées dans le temps de la perception, (selon leur prégnance et/ou leur saillance) tandis que le jugement perceptuel consiste en un arrangement en amas (bundles) de ces qualités générales. Le jugement perceptuel est une pure forme de relations portant sur un ensemble. Sa formalisation algébrique est aisée en termes de structures relationnelles n-adiques (c'est-à-dire constituant des amas de n qualités). Ce sont les structures les plus générales et les plus évidentes que l'algèbre puisse nous offrir. Elles désignent quels sont les éléments du percept qui sont agrégés et c'est tout. Nous n'aurons pas besoin d'autre hypothèse que celle-ci pour générer l'intégralité de la sémiotique et de la phénoménologie de Peirce, et nous pourrions même aller au-delà en prolongeant la modélisation. Le traitement algébrique conduit aux résultats suivants :
- 20 -on peut définir, pour tout individu, une structure relationnelle n-adique caractéristique de tout objet du monde comme source (il s'agit maintenant d'un terme algébrique bien défini, seul le nom de la notion mathématique est métaphorique) de l'ensemble de ses perceptions relativement à cet objet. Elle est, par construction, incorporée dans tous les jugements perceptuels qui produisent la présence à l'esprit de l'objet.
- 21 -de la même façon on peut agréger dans une structure du même type les structures élaborées par l'ensemble des membres d'une communauté ; on obtient ainsi une

structure (appelée eidétique) qui est incorporée dans toutes les jugements perceptuels qui produisent la présence à l'esprit de l'objet pour tout membre de la communauté.

- 22 -un théorème dit « de réduction triadique » permet de décomposer toute relation n- adique en produit relatif (c'est-à-dire une combinatoire d'amas semblable à la combinaison des atomes en molécules) de relations au plus triadiques. Il s'ensuit que trois catégories de jugements perceptuels suffiront à décrire la présence à l'esprit des objets. Nous les identifions aux catégories cœnopythagoriciennes de Peirce : Firstness, Secondness, Thirdness.
- 23 -Disposant d'une structure algébrique pour chaque objet du monde nous sommes alors en mesure de formaliser les relations que ces objets entretiennent dans le monde par les relations spécifiques qu'entretiennent leurs structures correspondantes. C'est le cas de la relation Objet-Signe qui est capturée comme correspondance structurelle (plus précisément fonctorielle) entre les structures eidétiques respectives de O et de S. Elle a pour fondement l'identité de deux sous-structures de l'un et de l'autre (que nous identifions au « ground » peircien). C'est aussi le cas de la relation Signe-Esprit qui s'établit en fait grâce au transport, au moyen des stimuli perçus de cette sous-structure dans l'esprit (on peut envisager qu'elle y soit matérialisée sous la forme de l'activation d'une assemblée de neurones en s'appuyant sur les acquis des neurosciences). Elle est sélectionnée comme telle dans la structure du signe ce qui permet de capturer comment l'objet absent du champ de la perception peut-être (sous réserve que sa structure dont une partie seulement est présente dans l'esprit soit complétée par ce dernier) présent à cet esprit. Dire que le signe a la capacité de représenter un objet c'est donc dire que la structure eidétique de cet objet possède une sous-structure que l'on retrouve aussi comme une sous-structure du signe. C'est elle qui passe ensuite dans l'esprit. Les deux déterminations successives dont nous parlions consistent donc en une sorte de transport virtuel d'une certaine forme (incorporée dans l'objet) jusqu'à l'esprit par le truchement du signe. Au final cette forme se retrouve dans chacun des trois éléments constitutifs du phénomène sémiotique et assure leur « tri coexistence » (le terme est de Peirce), autrement dit, elle fonde leur relation triadique. À partir de cette forme ainsi convoyée l'esprit va pouvoir reconstituer (avec plus ou moins de bonheur) la forme de l'objet : c'est la semiosis, sorte d'enquête devant déboucher sur la présence à cet esprit de l'objet du signe.
- 24 -Pour être complet, il nous reste à décrire la connexion Objet-Signe. Nous avons dit qu'elle était nécessairement déjà-là au moment de la perception du signe. Nous la considérons comme un produit social, plus précisément une institution sociale et relève de ce que Peirce appelle le « commens », ou « être commun », ce qui est requis pour que la communication puisse avoir lieu. En d'autres termes les pratiques sociales antérieures ont établi un faisceau de connexions entre les objets du monde en puisant parmi toutes les possibilités de connexion de leurs structures eidétiques celles qui optimisent les communications nécessaires pour assurer le maintien et le développement des formations sociales constitutives des communautés. Ces connexions ont valeur d'institutions (au sens où l'on entend ce terme dans l'analyse institutionnelle) c'est-à-dire sont prises dans la dialectique de l'instituant et de l'institué, constamment soumises à revalidation dans chacune de leurs utilisations, c'est-à-dire dans chaque perception. Ce moment se trouve donc être le moment de la particularité puisqu'il incarne un déjà-là institué dans une nouvelle détermination d'un esprit. L'interprétant peircien est donc nécessairement intériorisé par l'interprète

avant la perception du signe comme tel. Il est la particularité d'une norme socialement établie ; pour cela il faut que l'interprète ait une « expérience collatérale » de la connexion acquise dans sa pratique sociale incluant inculcation pédagogique et violence symbolique (Bourdieu) plus largement produite par l'action de la « Société Institutrice » (Lourau) sur chacun de ses membres.

- 25 Nous sommes maintenant munis d'une définition du signe qui incorpore la notion de communication sociale. Elle est telle que cette dernière surdétermine les communications interindividuelles puisqu'elle pose l'existence d'un « être commun » constitutif et garant de toutes les communications qu'elles concernent des individus, des groupes, des organisations ou des institutions (politiques). Comme nous l'avions annoncé nous n'avons jamais eu recours à la moindre distinction préalable entre signes. Nous en ferons d'autres, mais à partir de considérations purement phénoménologiques dans lesquelles les signes linguistiques seront traités comme les autres signes.
- 26 En conclusion, la réponse à l'une des questions posées à cette table ronde : « Qu'est-ce que le non-verbal pour le sémioticien ? » est : « verbal et non-verbal ne sont pas des catégories sémiotiques ».
-

BIBLIOGRAPHIE

<http://come.to/robert.marty>, incluant tous les liens vers d'autres sites.